

par Claude
BUCHHOLD,
*psychiatre en
région parisienne*

L'HUMAIN SE CONSTRUIT AUX LIMITES

Deux fous... c'est ainsi que nous appelons ceux que nous observons du coin de l'œil pour être enseignés sur nous-mêmes. Deux fous languissent quelque part. L'un dit : « J'en ai assez, ce soir je fais le mur ! » Le lendemain, il est toujours là. A son compagnon qui lui demande pourquoi, il répond : « Il n'y avait pas de mur ! »

Sont-ils en prison ou au large ? Ils seraient plutôt prisonniers au large. Il en est ainsi de l'homme dit normal en ce début de siècle. Entre l'expansion de son monde et les pesanteurs de son existence, il a l'impression de vivre à deux niveaux parallèles, sans lieu de rencontre. Il est difficile, en l'absence de frontières, de se situer et d'évoluer vers un ailleurs. Pour ce mouvement qui est celui de l'humanisation, les limites sont nécessaires en vue d'un travail d'intériorisation de celles-ci, d'une élaboration psychique. Et il me semble que la foi chrétienne peut y contribuer de diverses manières.

Un homme en expansion

L'élargissement des normes éthiques est bien évident en ces jours où l'autorité est en crise et la liberté dévoyée. Le lecteur de culture chrétienne n'aura pas besoin de démonstration pour s'en convaincre. La jeune génération retrouve difficilement une notion qui revient avec une étonnante constance en psychothérapie pour les générations précédentes, quelles que soient les cultures, à savoir le respect dû aux parents et aux anciens, creuset du sens du devoir pour le meilleur comme pour le pire selon la qualité des relations.

Outre ces limites qui font référence à la notion de Loi, d'autres s'estompent. Elles concernent en particulier l'identité des individus,

par exemple dans leur statut social ou sur le plan d'une sexualité qui se cherche. La pudeur devient désuète : l'intimité est grande ouverte aux caméras de *Loft Story*, et dans les *reality shows* on officialise les secrets de famille naguère honteusement cachés. Outre l'expression de tendances exhibitionnistes, il me semble que ces comportements correspondent à la perte de repères spatiaux entre le privé et le public, entre le dedans et le dehors.

La notion de réalité virtuelle développée par la diffusion de l'informatique introduit un problème analogue, l'expression elle-même étant déjà équivoque : il serait plus exact de parler d'environnement virtuel. Ce concept pose le problème de la corporéité, des limites du corps. Celui-ci tend vers l'ubiquité dans le village planétaire au détriment d'une présence locale et effective. Dans la virtualité confondue avec le réel l'homme pourrait ne plus considérer l'image comme un symbole mais se retrouver dedans. A moins que, passant de l'informatique à la biologie, il se reproduise en image de lui-même par l'effet du clonage.

A cette expansion spatiale s'ajoute l'inflation psychologique. Elle s'affiche en tête de gondole dans les rayons librairie comme dans les entreprises, en une sorte de pensée unique qui m'impressionne. Elle s'appelle Développement Personnel, s'inspire du psychologue américain Maslow et se nourrit de la mentalité *New Age*. Son commandement fondamental est : Estime-toi si tu veux être à la hauteur de ton destin, et son maître-mot est l'assertivité, c'est-à-dire l'affirmation de soi. « Vous avez toutes les cartes en mains, il suffit d'abandonner les croyances limitantes. La force est en vous. »

Responsabiliser l'individu, le rendre conscient de ses possibilités, c'est l'aspect positif de cette psychologie. Mais elle le fait dans l'affirmation, parfois jusqu'au ridicule, de la toute-puissance, entretenant l'illusion d'un moi virtuel qui se réalise par l'image qu'il donne à voir. L'important serait de colmater la moindre faille en écartant les faits contingents de l'existence. Le bonheur est devenu un devoir d'euphorie perpétuelle, selon l'expression de P. Bruckner. On ne supporte plus le malheur.

Les pesanteurs de l'existence

Mon expérience de médecin me conduit à percevoir bien autrement l'état d'esprit de nos contemporains. Il est vrai que je les aborde par un biais, celui de la souffrance psychique, qui pourrait aggraver mon jugement. Mais la prégnance actuelle de la dépression, des conduites de dépendance, de la violence... traduisent un mal-être certain. On en vient à se demander si l'homme d'aujourd'hui est encore le sujet de son histoire et si ce sujet est encore l'objet de la psychiatrie. Celle-ci aurait tendance à revenir de son idéal humaniste, partagée qu'elle

est entre la neurobiologie du cerveau, une psychologie de surface et l'assistance sociale d'urgence.

Je rencontre des patients qui s'expriment en termes de fatigue, d'impuissance, de doute sur eux-mêmes, d'horizons bouchés. Il y a pire que d'être exploité, c'est de devenir inutile. Et contre quel oppresseur s'insurger s'il se situe quelque part dans le flou d'une hiérarchie mondiale ? A moins que les limites soient supposées ne pas exister, sinon en soi-même.

Un jeune cadre employé dans la grande distribution m'a exposé en quelques mots la logique de sa dépression. « Votre entreprise, lui a-t-on dit, est formidable, elle s'implante jusqu'en Asie. Donc, vous êtes formidable. Et si vous n'arrivez pas à assumer votre travail, c'est que vous vous organisez mal. » Responsabilisation extrême, culpabilisation, solitude. Le harcèlement moral dénoncé par M.-F. Hirigoyen a toujours existé ; ce qui est nouveau, c'est la solitude dans laquelle il est vécu au sein de l'entreprise, compte tenu de la mentalité ambiante.

Il serait lassant de s'attarder sur les pesanteurs de notre société, l'actualité s'en fait largement l'écho. Je rappellerai le manque de motivation d'une partie de la jeunesse qui, dans sa désespérance et sa violence, cherche du répondant. Et en retour le désarroi de leurs vis-à-vis. Certains parents se culpabilisent de leur impuissance à transmettre des valeurs à leurs yeux fondamentales, d'autres, par manque de références, « essayent tout » avant de se reconnaître disqualifiés, d'autres enfin démissionnent bien vite... Et les professeurs en viennent à douter de la validité de leur enseignement. Dans leurs problèmes de discipline, ils me semblent souvent bien peu soutenus par leur administration : « Surtout pas de vagues dans l'école ! »

En divers contextes, certaines constantes reviennent : la défaillance de l'autorité ; l'évitement des conflits ; le manque de modèles plutôt que d'idéal ; la souffrance éthique, celle des gens consciencieux qui finissent par se résigner à « faire au minimum », quitte à se compromettre ; l'absence de solidarité entre collègues ou proches alors qu'un soutien institutionnel pourrait pallier la solitude de l'individu.

L'élaboration psychologique des limites

Nous vivons une époque passionnante, les difficultés mentionnées ci-dessus ne sauraient voiler les progrès en tous genres dont nous profitons largement. Mais nous savons aussi nos sociétés fragiles, à deux vitesses, dit-on. J'insisterais plutôt sur deux niveaux qui posent problème, car ils se distancient de plus en plus alors que l'humanisation procède de leur rencontre : l'affirmation bruyante des possibles d'une part, le vécu tacite des impossibles d'autre part. L'homme d'aujourd'hui repousse de plus en plus les limites, il lui est douloureux de les reconnaître alors

qu'il les vit confusément. Il se répand, à l'horizontale, mais ne grandit pas pour autant. A titre d'exemple, un défaut esthétique corporel peut être à l'origine d'une souffrance morale certaine. Il peut alors conduire à une réflexion sur l'acceptation de soi, sur les valeurs de la séduction et de l'amour, sur le vieillissement et la mort... Maturation court-circuitée par la chirurgie esthétique qui, pour bénéfique qu'elle soit, règle le problème à l'horizontale.

De la ride à la philosophie et à la théologie... Je me contenterai pour ma part d'extrapoler à deux éclairages psychanalytiques où le lecteur trouvera, selon ses convictions, des éléments de psychogenèse ou de simples illustrations de la notion de limite. Comme on sait, Freud a centré le mécanisme de la névrose sur l'interdit de l'inceste illustré par le mythe d'Edipe et sur l'angoisse de la castration, cette dernière étant la sanction fantasmatisée imposée par le Père au fils incestueux. L'étagage somatique à partir duquel mûrit le psychisme est le pénis. Il s'agit donc d'une problématique fondée sur la loi du Père (permis-interdit) qui rend compte également de la différence (des sexes, des générations) et des relations d'altérité.

Le psychiatre Kernberg décrit en 1975 un type de personnalité dont l'actualité s'est largement confirmée depuis lors : il l'appelle *borderline*, traduit par *état-limite*. Limite dans les processus de mentalisation, quelque part entre la psychose et la névrose, entre l'enfance et l'âge de raison. Il en souligne la fragilité, l'inclination aux dépendances excessives, l'impulsivité et le recours au passage à l'acte. Le psychiatre Anzieu, dans son livre *Le Moi-peau*, rapporte l'étagage de ce type de personnalité à la peau qui enveloppe le corps comme le moi tendrait à envelopper l'appareil psychique. Il s'agit donc d'une problématique centrée sur soi, à l'instar du mythe de Narcisse, dont les alternatives sont par rapport à l'enveloppe : dedans-dehors, plein-vide.

L'intégrité, c'est la totalité de ce qui est intégral, c'est aussi la justice de ce qui est intègre. De la conscience de soi au sens éthique, elle intègre les limites à des niveaux bien différents de l'individu comme du groupe ; elle résulte d'une élaboration psychique qui tient compte de celles-ci pour les travailler. De la force du désir aux frustrations de la réalité, des idées de toute-puissance au respect d'une loi, du temps dont on voudrait disposer à l'échéance de la mort... un travail de deuil est nécessaire. Il conduit à l'acceptation de l'humaine condition, à la connaissance de soi et d'autrui autre que virtuelle, à l'examen des défenses psychologiques, au passage à d'autres registres de la personnalité (sublimation).

Mais sans contenant, il n'y a pas de contenu. On avance aussi dans la vie par l'intégration progressive des enveloppes : des bras inflexibles de la Mère, à la famille, à l'école, au couple, à l'entreprise, au peuple : autant de cadres sociaux dont la déliquescence actuelle contribue pour beaucoup, me semble-t-il, à l'anxiété ambiante. Un bon nar-

cissisme procède de bonnes relations d'altérité dans un cadre donné et conduit à des investissements nouveaux dans un contexte nouveau.

De son sentiment élémentaire de sécurité à l'élaboration de sa culpabilité, l'humain a donc besoin de bonnes limites pour se construire. Et il importe que celles-ci évoluent en fonction de sa croissance pour ne pas l'inhiber et conduire à la révolte sans fin, à la résignation, à la transgression. Trop de sécurité, trop de culpabilité emprisonnent ! Grandir, c'est s'ouvrir progressivement, c'est comprendre qu'étant limité, on n'a pas tout tout de suite. Qu'on se réalise non par la jouissance de l'objet désiré mais par l'acceptation de son manque. Et qu'on peut l'espérer, l'aimer sans le posséder. Grandir, c'est aussi s'ouvrir aux valeurs spirituelles.

La foi en quête d'intégrité

Au commencement est la transmission de la foi. Elle fournit au croyant des références fortes pour sa structuration et pour sa recherche existentielle, fondées sur l'affirmation d'une présence qui le transcende. Elle éduque son désir, lui propose un idéal motivant et lui indique des modèles à suivre.

« On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours, qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons d'amour [...], dit le poète. Je twisterais les mots s'il fallait les twister pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez. » Quitte à assumer la parole prophétique, celle qui se fonde sur la tradition biblique jusqu'à s'opposer s'il le faut à la mentalité ambiante, sans toutefois verser dans la mégalomanie paranoïaque. Et si certains twistent les mots sur un mode éthéré comme d'autres naguère sur un mode crapahuteur, je leur en suis reconnaissant car ils cherchent à atteindre nos contemporains tels qu'ils sont.

Ambitieuse pour l'homme, la foi souligne pourtant avec force l'existence de limites. Elle n'est donc pas un sauf-conduit à la toute-puissance en vue d'un croyant virtuel et asserti, ignorant de lui-même et satisfait de son image développée dans certaines parutions chrétiennes par trop optimistes. La théologie se situe souvent à l'interface, à l'assomption de dualités qui se reconnaissent sans s'exclure : Dieu et l'homme, la loi et la grâce, le bien et le mal, les deux natures du Christ, l'Eglise et le monde... Elle rend compte de la complexité de l'humain, de son ambivalence, et lui donne des références pour s'édifier à la rencontre de sa matérialité et de sa spiritualité.

Le discours théologique est fort en ce qui concerne l'intégrité morale, l'homme selon le cœur de Dieu. Il relève d'une mentalisation poussée, imprégnée de symboles, et se fonde sur une religion au nom du Père qui est le garant de la Loi comme du déroulement du temps. C'est un discours structurant, à commencer par l'histoire du Salut, où

la théologie se retrouve même si elle doit relever le défi non négligeable d'adapter son langage à la culture actuelle.

Elle me semble par contre en difficulté pour exprimer l'intégrité comme globalité de la personne, pour rendre compte non du contenu du psychisme mais de son contenant. Car on se situe à un autre niveau, de l'ordre de l'affectif, du vécu immédiat, que certains disent mystique. Les mots manquent pour rendre ce qu'est l'« être en Christ », la plénitude de l'Esprit. Pour certains, la louange n'est pas tant l'aboutissement d'un cheminement qu'une immersion, y compris dans une matrice sonore, et la détresse est grande quand l'intense cède la place au vide. L'accent mis de nos jours sur une telle piété correspond, me semble-t-il, à l'évolution non seulement des mentalités mais aussi des personnalités.

Sous d'autres cieux, cette évolution est également sensible en ce qui concerne l'investissement de la Loi et des contenants : ou bien l'effacement comme dans les spiritualités orientales en vogue, ou bien la dramatisation comme dans les dérives sectaires. Entre les rondeurs du dalai-lama et les aspérités du mollah Omar, il y a de la place pour la foi chrétienne.

L'Eglise ne saurait rester à l'écart de ces attentes actuelles. Elle s'adresse aux mentalités, elle est le lieu d'enseignement des chrétiens. Les uns dont les bases sont établies apprécient l'ouverture à la culture contemporaine. Mais les autres, venant d'horizons de plus en plus éloignés, ont besoin d'un message plus directif et clair, quitte pour le pasteur à assumer la frustration de s'en tenir aux rudiments de la foi. Mais ils lui seront aussi reconnaissants de rester nuancé, en particulier pour leurs problèmes éthiques.

Tentatives de suicide, toxicomanies, homosexualité, violences... Contrairement aux apparences, ces problèmes ne relèvent pas seulement de l'enseignement mais aussi de la prise en considération des personnalités dans leur fragilité à l'angoisse d'abandon, dans leurs troubles identitaires... Le groupe qu'est l'Eglise peut leur proposer cette prise en charge institutionnelle qui s'avère nécessaire quand un thérapeute, fût-il pasteur, ne suffit pas. La communauté peut devenir pour elles un cadre sécurisant dans lequel elles vivent le sentiment d'appartenance et les identifications des uns aux autres. Il faut pour cela un groupe solide et tolérant, prêt à assumer des mouvements affectifs forts et souvent peu gratifiants ; il faut d'abord concevoir l'Eglise comme un lieu d'accueil.

Fonction limite de l'écriture

Transmettre la foi comme un filet de sécurité qui ne devienne pas le filet de l'oiseleur, c'est aussi trouver la bonne attitude par rapport à l'écriture. On aimerait la lire au centre seulement, tranquillement, au

Christ et à l'amour. Mais il me semble bien qu'elle aussi participe à la problématique des limites jusqu'à poser de sérieuses questions d'identité au croyant comme aux communautés. Structurante et contenant pour le jeune chrétien, elle nécessite une relecture permanente pour le rester, pour ne pas conduire à la viciation de l'élaboration des limites. Relecture en fonction de la croissance personnelle, en fonction également des interactions de plus en plus frontales avec la société contemporaine.

« Il a été dit aux anciens... mais moi je vous dis... ». « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous... » : des affirmations de cet ordre ne me paraissent pas relever seulement du Christ et des Apôtres mais de l'ensemble de la théologie. Conception risquée, il est vrai, pour une foi qui veut se soumettre à la révélation biblique, mais il y va de la vie. Il coule en l'écriture, entre Dieu et l'homme, un Rubicon qu'il est fondamental de ne pas franchir sans pour autant chercher à le canaliser. On peut souhaiter à la théologie de se sentir à l'aise en cette limite, sans enfermement ni dispersion, et consciente de sa finalité. On peut lui souhaiter un bon narcissisme dans son rapport à l'écriture, en vue d'une bonne relation d'altérité à l'homme d'aujourd'hui et à Dieu.

Car la construction de l'humain se fait en vis-à-vis et finalement, croyons-nous, dans les limites sans cesse renouvelées de la rencontre avec le Fils de l'homme, Fils de Dieu. ■